



**HAL**  
open science

## La re-naissance italienne de Marcel Spada

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici. La re-naissance italienne de Marcel Spada. *Altreitalia*, 2013, 47, pp.37-50. hal-01363564

**HAL Id: hal-01363564**

**<https://hal.science/hal-01363564>**

Submitted on 30 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ALTREITALIE

luglio-dicembre **47/2013**



Rivista  
internazionale di studi  
sulle migrazioni italiane  
nel mondo

*International  
journal of studies  
on Italian migrations  
in the world*

CENTRO  ALTREITALIE

Saggi

## La re-naissance italienne de Marcel Spada

Isabelle Felici

Université Paul Valéry Montpellier, France

Les écrits de jeunesse, il faut les brûler tôt, sinon, le temps passant, l'âme de brocanteur et de chiffonnier qui s'épanouit en chacun de nous les sauve du feu ou de la poubelle. Et pourtant le coup d'œil que nous jetons sur des pages retrouvées est le plus souvent sans indulgence. Entre l'ennui et la nausée, nous interrompons la lecture pour rejeter le manuscrit au fond d'un placard. En revanche, nous avions autrefois, un jour de courage ou de détresse, sacrifié des textes qui n'étaient pas indignes de survivre. Mais nous visions la perfection, l'absolu et même (ah! jeunesse) nous étions fiers de mettre à mort ce qui avait quelque prix à nos yeux. Nous pensions vaincre la vanité par l'orgueil et préparer un terreau fertile pour l'œuvre à venir; philosophes en action, les jeunes gens sont redoutables. Plus simplement il se peut qu'on n'ait pas su juger sur le moment de la solidité d'une page et le vague souvenir qu'on en garde excite quelque regret.

Ces propos, qui constituent l'*incipit* d'une nouvelle de Marcel Spada, publiée en 1991<sup>1</sup> pourraient bien faire allusion aux *Portraits des Pagani*, œuvre inédite que l'auteur avait détruite en 1955<sup>2</sup>. Malgré cette destruction, le texte a continué de vivre en lui jusque dans les années 1990, où Marcel Spada l'a recomposé de mémoire. Ce court récit, issu de ce double travail, a donc l'avantageuse et paradoxale caractéristique d'être à la fois un roman de jeunesse et l'œuvre d'un écrivain, artiste et poète confirmé<sup>3</sup>.

Parmi les raisons qui ont porté à la destruction de ces onze *Portraits* – mais l'un est double et un autre triple – pourrait figurer, en dehors des erreurs de jugement et de l'orgueil juvénile, la crainte du jeune créateur de faire son entrée sur la scène littéraire avec des personnages dont l'histoire «n'a rien d'exceptionnel», même si, comme le précise l'auteur dans le chapitre introductif, cela «ne veut pas dire banal<sup>4</sup>». En 1955, lorsque Marcel Spada détruit son manuscrit,

il n'est pas encore de bon ton de mettre en avant sa «ritalianité». Pourtant, si l'ouvrage avait été publié alors, son auteur aurait sans doute été l'un des premiers «enfants d'Italiens»<sup>5</sup> à rouvrir la «valise du migrant» de ses ancêtres et de ses voisins, et à tenter de faire percevoir à ses lecteurs cette dimension qui «échappe au sédentaire»<sup>6</sup>: le fait d'appartenir à un groupe humain qui a connu, à la première personne ou par ascendants interposés, l'expérience migratoire.

Depuis, les réticences du jeune auteur ont été emportées par la maturité du jugement de l'écrivain accompli – et, sans doute aucun, par la qualité du texte –, mais aussi par l'évolution de la figure de l'immigré italien dans la société française. Marcel Spada ne tombe pas dans le piège grossier de «la parenté latine» ou de la «religion commune» pour valoriser les Italiens au détriment d'autres populations d'immigration plus récente, mais il ne se prive pas d'utiliser des termes que le politiquement correct d'aujourd'hui efface des colonnes des journaux et même des brèves de comptoir, par exemple le mot «assimilation». À l'aune du texte de Marcel Spada, on mesure ainsi combien le regard de la société a changé sur ces questions, mais aussi combien les mécanismes d'absorption par la société, quel que soit le nom qu'on veut leur donner et quel que soit le seuil qu'on se montre disposé à tolérer, restent semblables.

La définition que l'auteur donne de lui-même et de sa relation à l'Italie nous aide à appréhender celle qui sous-tend les portraits qu'il brosse de ses personnages:

Pur Méditerranéen, mâtiné de Provençal et d'Italien (pas seulement le Ligure) avec un nom à racine grecque puis latinisé avant l'italianisation actuelle

Voilà un authentique Français, usager de la langue française et amoureux d'elle, mais en accord avec toutes les Italies<sup>7</sup>.

L'appellatif qu'il donne à ses personnages ne laisse lui non plus planer aucun doute: «néo-Français du xx<sup>e</sup> siècle». Cinquante ans, c'est, grossièrement calculé au fil de trois générations, le temps nécessaire pour que «le processus d'assimilation n'ait plus lieu d'être», pour que les «fils d'Italiens» soient «provençalisés et donc francisés». Le texte regorge d'expressions qui viennent rassurer, à force de répétition, quant à l'appartenance française, mais garantissent, dans le même temps, la présence constante d'autres réalités, italienne, piémontaise, napolitaine, provençale, varoise, hyéroise etc.

1950 est l'année de toutes les convergences et la répétition en anaphore ne peut qu'attirer l'attention du lecteur. Certes, d'autres dates, qui parsèment tout le texte y compris les titres des chapitres, sont importantes, car c'est la chronologie qui fait sens dans le passage des générations et dans l'évolution du statut des différents membres de la famille. À ce titre, l'ordre des portraits, qui se complètent l'un l'autre, n'est pas interchangeable et c'est d'autant plus

vrai que le narrateur s'offre parfois la possibilité de «ne pas respecter la chronologie». Le fil du temps s'arrête comme en suspens en 1950. Ce choix narratif est justifié, nous dit Marcel Spada, car on sort du phénomène de l'émigration. Pourtant, l'image finale, décrivant une nouvelle naissance qui s'annonce, et donc l'arrivée de la quatrième génération selon le comptage de l'auteur, semble venir rappeler qu'il est vraisemblablement impossible de prétendre sortir tout à fait de l'émigration. Le texte que Marcel Spada a porté si longtemps n'illustre-t-il pas l'impérieux besoin de retour qui caractérise tout parcours migratoire, au-delà du passage des générations?

Marcel Spada a trouvé/s'est donné les moyens d'entretenir, de reconstruire sa relation à l'Italie: Florence pour son diplôme de fin d'études, la préparation de l'agrégation d'italien (il est admissible, mais échoue à l'oral et choisit alors de se consacrer aux lettres françaises), Trieste et Palerme lorsqu'il était en détachement au ministère des affaires étrangères<sup>8</sup>. Ce besoin impérieux prend aussi chez lui la forme d'un objet littéraire, mais il est bien d'autres formes, dont les *Portraits des Pagani* nous donnent quelques exemples, pour témoigner de la persistance de ces liens, la plupart du temps bien tenus, avec le parcours migratoire dont on a hérité: l'apprentissage scolaire de l'italien comme langue étrangère, l'influence italienne dans l'entreprise de maçonnerie, un voyage initiatique à la fin de l'adolescence, le voyage de noces, le choix des prénoms et surtout le récit de l'histoire familiale qui finit par prendre les dimensions d'une légende. Ce besoin impérieux de retour qui se fait par le biais du récit n'atteint pas uniquement les écrivains<sup>9</sup>. Les *Portraits des Pagani* sont d'ailleurs inspirés aussi d'un récit transmis oralement: un des membres de la famille que Marcel Spada a fréquentée dès son plus jeune âge «racontait très bien son enfance; j'aurais dû l'enregistrer», regrette-t-il.

Marcel Spada est donc tout entier dans ce texte, sans doute pourtant, paradoxalement, le moins autobiographique de tous ceux qu'il a composés. Contrairement à celui de *Chronique d'un sudiste* où on le retrouve successivement enfant puis jeune homme à Hyères, étudiant à Florence, adulte dans les différentes villes italiennes où il a enseigné et organisé des activités culturelles, enseignant à Montpellier, le «je» employé dans les *Portraits des Pagani* est celui du démiurge («j'ai donc rassemblé [...] une série de portraits exemplaires»), qui se cache ensuite sous l'impersonnel («on peut ne pas respecter la chronologie»). Mais ce n'est pas là la seule posture du narrateur, qui s'éclipse<sup>10</sup> et n'emploie plus la première personne, sans renoncer à donner une vision de l'intérieur puisqu'il «appartient à ce milieu» et en a une connaissance intime: il est donc à la fois dedans et au-dessus. Le «nécessaire dédoublement» pratiqué dans le récit fonctionne aussi dans la dimension temporelle. En effet, le narrateur se dédouble également en fonction des générations, sans se soucier cette fois de la chronologie, car il est tout à la fois et successivement l'enfant de sept ou

huit ans qui devient l'intime de la famille, l'ami d'une des jeunes filles de la maison, le jeune adulte puis l'homme mûr qui continue à se tenir au courant des péripéties familiales. Il est perpétuellement aux côtés, à l'écoute «de tous les autres», ce qui pourrait bien être sa devise de romancier<sup>11</sup>.

Ce dédoublement multiforme le long du fil du temps est particulièrement perceptible lors des passages où s'exprime la sensualité des personnages. L'érotisme est une thématique qui sous-tend tout l'œuvre de Marcel Spada<sup>12</sup> et les *Portraits des Pagani* n'y échappent pas. Le lecteur découvre ces passages sensuels, quelque fois même rapportés au style direct, comme s'il était un enfant caché sous la table pendant que les adultes, sûrs de ne pas être compris, tiennent des propos qui se veulent voilés, commentent les exploits extra-conjugaux de tel ou telle, cancanent sur un couple qui n'a toujours pas d'enfant ou, à l'inverse, sur le nombre de mois qui sépare la date du mariage de celle de la naissance du premier enfant; d'autres fois le lecteur a le sentiment d'être le confident/la confidente des jeunes gens/filles lors de leurs premiers émois, et aussi des moins jeunes, et a même l'impression que ses oreilles sont à la portée des bruits d'alcôves. Il ne s'étonnera pas que ces bruits lui parviennent en italien. Si le point de vue est souvent celui du mâle, sensuel et prolifique comme il se doit, le point de vue de vue féminin n'est pas négligé, même s'il est marqué lui aussi par l'appartenance générationnelle. Ainsi la grand-mère, contrairement à ses filles, belles-filles et petites filles, ne trouve-t-elle le moyen d'exprimer sa sensualité qu'à travers le nombre d'enfants qu'elle met au monde, bien qu'elle dépende pour cela, et pour cela seulement, entièrement de son mari.

La grand-mère est en effet une maîtresse femme, c'est elle qui décide et tempête, détruisant à elle seule le stéréotype des mamans italiennes, aussi bien sur le plan physique, n'ayant rien d'une matrone, que psychologique, car elle est tout le contraire d'une femme soumise. C'est encore elle qui fait fonctionner, d'ailleurs de façon très originale, le mécanisme de la chaîne migratoire, puisqu'à peine le mariage célébré, elle entraîne son mari dans le sud de la France: la destination n'est pas choisie au hasard car il s'agit de suivre les traces d'un premier fiancé, émigré avec ses parents, qui n'avait pas tenu parole et n'était pas revenu chercher sa promise. Aucun autre élément concernant le voyage migratoire proprement dit n'est transmis. Chez les Pagani, les regrets et la nostalgie, que d'aucuns voudraient voir inéluctablement associés à la figure de l'immigré, ne sont pas de mise. Est-ce dû aux circonstances de ce départ, qui ne semble pas avoir été particulièrement traumatique? À moins que, comme c'est souvent le cas dans les récits migratoires (et dans les récits familiaux en général), les épisodes les plus douloureux aient été effacés de la mémoire à force de ne pas avoir été racontés et d'avoir été jugés inintéressants par les personnes mêmes qui les ont vécus.

En conséquence, l'attachement au pays d'origine, manifeste chez les personnages des trois générations, se décline sur une palette très vaste qui ne comporte aucune teinte mélancolique. C'est plutôt entre plaisir et admiration que se maintient le lien avec l'Italie, toujours présente, tout à la fois réelle et irréelle. Ce qui reste du contact avec le pays d'origine entretient d'ailleurs, pour chacun des personnages, le rêve plutôt que la réalité. Et quand cette Italie devient tout à fait réelle, comme pour le seul fils qui refait le voyage migratoire à l'envers, jouissant «du paysage comme d'une terre retrouvée», le rêve se transforme en cauchemar. Mais attachement ne signifie pas absence de difficulté ni d'expériences traumatiques: si l'on ne connaît pas les détails ni les circonstances du voyage migratoire, rien n'est tu, en revanche, du peu de considération manifestée, dans certains milieux surtout, envers les Italiens, ni des difficultés qui s'ajoutent lorsqu'on est identifié comme italien, qu'on ait gardé ou non la nationalité, au moment du fascisme et de la Seconde guerre mondiale. C'est encore la mère qui résume le mieux le déchirement que produit non pas la situation migratoire en elle-même mais la situation politique qui met les Italiens de France en porte-à-faux: «mon sang a tué mon sang» dit-elle à propos de son fils, soldat français, mort lors d'une opération militaire entre l'armée italienne et l'armée française.

Cette période de l'entre-deux-guerres et du Deuxième conflit mondial est aussi la plus propice pour brosser, avec une ironie grinçante, le tableau de la bonne société hyéroise que les Pagani de la deuxième génération fréquentent, par alliance matrimoniale ou du fait de leur réussite professionnelle. Le narrateur a beau être au plus près de ses personnages, il n'en est pas pour autant indulgent envers leurs petites gens et leurs mesquineries. Toute l'atmosphère d'une époque est ainsi rendue, entre les petits trafics (tickets de rationnement, marché noir etc.) et le souci perpétuel de préserver la bonne réputation. Dans les *Portraits des Pagani*, aucun jugement n'est porté, mais on ironise volontiers sur l'impunité obtenue par le biais d'une relation extra-conjugale avec une personne bien placée, sur les aides reçues, qui de l'occupant, qui des résistants, pour protéger un membre de la famille et sur l'unanimité qui se reforme si rapidement après la guerre, lorsqu'il s'agit d'applaudir à l'humiliation des femmes tondues. Aucun jugement n'est porté mais le parti pris est résolument opposé aux positions extrêmes et aux nationalismes, voire au patriotisme qui conduit à des sacrifices inutiles et dérisoires. Toutefois, malgré les tourmentes de l'Histoire, «la revanche des fils [et des filles] du cordonnier italien» ne manque pas d'avoir lieu, par la force de leur travail (surtout dans l'artisanat et le commerce) et grâce à l'appui des belles-familles françaises<sup>13</sup>. Bien qu'on ne connaisse pas le destin de tous les petits-enfants, la plupart arrivant à l'âge adulte après 1950, l'ascension sociale semble se confirmer vers les professions libérales (droit et

médecine). La famille Pagani est à cet égard une famille «symbolique» qui a fini par se confondre avec une «authentique» famille hyéroise.

Reste alors la question du nom, qui rend visible, ou invisible, l'appartenance italienne. Comme pour rappeler l'inéluctable pluralité des identités, et peut-être nous conduire à penser que l'identité est un leurre, il y a dans les *Portraits des Pagani* tout un jeu sur les prénoms, qui fonctionnent souvent par deux ou plus – entre la version française, régionale, italienne, le surnom, le diminutif – et sur le nom de famille, en particulier celui des conjoints: le jeu des couleurs, Rossi, Neri, Blanc, Lebrun, et le jeu des origines. C'est au détour d'une phrase, souvent, dans un autre portrait, qu'on comprend que les Rossi sont corses, que les Neri sont des Provençaux d'ascendance italienne plus ancienne, de même aussi, peut-être, que les Vestro. Seuls les Bellini ont une identité clairement italienne, et même d'une région précise, le Val d'Aoste. Quant à Pagani, le patronyme qu'utilise Marcel Spada pour rebaptiser sa famille italo-hyéroise, il renvoie lui aussi à une image plurielle, à la fois celle du paysan qui est relié à son territoire, son *pagus* – mais de quel territoire est-il vraiment question? – et celle du *paganus* qui idolâtre des divinités tout de même assez peu fréquentables.

Pour complexifier encore le jeu de l'identité, Marcel Spada donne à certains de ses personnages une identité mythologique, qui n'échappe pas au lecteur attentif. Dans cette Olympe italo-hyéroise, c'est sans conteste qu'on reconnaît Zeus sous les traits de la grand-mère, Priape chez l'oncle Fernand, les muses de la danse, du théâtre et de la musique chez les petites-filles, Argus, aux yeux multiples, chez tous les grands frères qui s'érigent en protecteurs, au milieu d'autres héros, demi-héros, divinités païennes et mythologiques. Le plus secret entre tous, et pourtant très reconnaissable, est le personnage du dernier fils, tout à la fois Ganymède, Éros et Narcisse, qui succombe et se perd sous le coup des choses étranges et déplaisantes qui se disent à son égard, puis du silence et du non-dit qui se forment autour de sa différence.

Quant au grand-père, sans qu'il soit besoin de recourir au mythe, il ressort grandi de la période trouble de l'entre-deux-guerres, sans doute parce qu'il est le seul à avoir un idéal politique et à ne pas faire preuve d'opportunisme. Il est en effet républicain, ce qui est moins le signe de son intégration que celui de sa fidélité à l'idéal politique de sa jeunesse passée dans le royaume d'Italie, tout entier résumé dans l'air qu'il chantonne et dont Marcel Spada nous transmet l'écho par le biais d'un vers: «Soltanto ai tiranni minaccia le fronti»<sup>14</sup>. C'est aussi le personnage qu'on a voulu rendre attachant et sympathique. En effet, il fait tomber tous les clichés de l'horrible macho autoritaire et n'a que des péchés véniels: les PMU et le vin. Ce qui le met le moins à l'abri du stéréotype de l'Italien, en plus de sa progéniture prolifique et de son courage au travail, c'est son goût du chant sous toutes ses formes: la chanson traditionnelle, pour lui piémontaise, les hymnes politiques et le chant lyrique. Il a pour ce dernier une véritable passion qu'il est



obligé d'assouvir en français, car à l'Opéra de Toulon comme ailleurs en France, c'était la mode alors de représenter les opéras en traduction.

Hyères n'est certes pas le lieu le plus pittoresque de l'immigration italienne en France<sup>15</sup>. Marcel Spada se garde d'ailleurs bien de «faire provision de pittoresque»<sup>16</sup>, mais il nous transmet des portraits de personnages qui nous sont familiers. La saveur de la langue, pimentée de nombreux mots d'italien, d'expressions régionales et familiales, joue pour beaucoup dans cette sensation de familiarité. C'est du personnage haut en couleurs de la grand-mère que proviennent presque tous ces mots et expressions<sup>17</sup>: insultes et marques d'affection envers ses enfants et petits-enfants, chagrins, colères et mépris, souci des apparences et de la bienséance, le personnage est entièrement décrit par ses éruptions langagières. Le registre culinaire ne manque pas d'être présent, avec là aussi la marque du temps – la *mozzarella* était loin d'être déjà à la mode –, de même que le langage musical, qui donne l'occasion d'espiègles impertinences lorsque la Culture se frotte à l'image envahissante de l'immigré. La collection de «noms d'oiseaux» désignant les Italiens s'enrichit de quelques usages régionaux, «piafou» qu'on rencontre déjà chez l'écrivain provençal Valère Bernard<sup>18</sup> et «parpagne», et compte encore «métèque». Figure aussi l'inévitable «macaroni», dont on a tendance à oublier qu'il était plus répandu, parfois même sous la forme «maca», que «rital», qui a occupé plus tard le devant de la scène.

Sur cette question de la langue, le narrateur est encore une fois très partie prenante, à travers les conseils qui viennent indiquer au lecteur la bonne prononciation de tel ou tel mot, en souligner l'expressivité, la puissance de suggestion, les nuances... par rapport au français. Ces conseils, qui apparaissent aussi dans d'autres textes de Marcel Spada<sup>19</sup>, ne procèdent pas d'un excès de pédagogie, mais d'une démarche naturelle. Le passage entre les langues est devenu spontané chez Marcel Spada, qui joue avec les mots et se joue des barrières linguistiques. Même les termes italiens introduits en français prennent, dans ce contexte, une tout autre dimension<sup>20</sup>: dilettante, tutti quanti et aussi pizza, à prononcer, comme il se doit, à la provençale. Autre signe de cet effacement des barrières linguistiques, les calques de l'italien: «légion garibaldine» et «gérarque» plutôt que «légion garibaldienne» et «hiérarque».

Mais à ce jeu des langues et du passage, les règles ne sont pas les mêmes pour tous: le passage est loin d'être toujours aussi naturel. Une fois encore, c'est le fil des générations qui fait sens. Au sein de la famille symbolique des Pagani, s'établit une échelle sur laquelle chacun vient se placer, en fonction de ses moyens, des circonstances, de son niveau d'études et des différentes langues auxquelles il est et a été confronté. Entre l'acquisition et la non-acquisition de la [des] nouvelle[s] langue[s] de communication, entre la transmission et la non-transmission de l'héritage linguistique familial aux enfants et aux petits-enfants, entre la reconstruction de cet «héritage» et l'oubli [?], il y a bien des degrés et des variantes, même dans

des contextes migratoires identiques. Cette grande diversité est perceptible dans les *Portraits des Pagani*. Alors qu'on entend régulièrement remettre en cause la volonté d'intégration de certains immigrés récents incapables d'apprendre le français, il n'est pas inutile de rappeler la détresse linguistique qu'ont connue de nombreux Italiens qui, comme Amalia, en sont arrivés à un parler singulier dans tous les sens du terme. Marcel Spada ne peut pas l'imiter<sup>21</sup>, mais sa plume alerte, tendre et impitoyable à la fois, nous en donne pourtant une sensation sonore: «Avec tout le monde, excepté sa famille où le napolitain était accepté comme le piémontais et l'italien, Amalia avait des difficultés de communication. Après de longues années en France, elle avait élaboré un singulier dialecte qu'elle prenait pour du franco-provençal. Titta [son mari] la parodiait à son insu et ses enfants la comprenaient aussi bien qu'un Européen né et élevé en Chine comprend le chinois.» À l'autre extrémité, sur l'échelle de la génération des petits-enfants, la petite-fille Pagani tient sa revanche et se charge d'enseigner «leur propre langue aux petits Guigou, Barbaroux, Escartefigue et tutti quanti», ce qui ne l'empêche pas de se réapproprier l'italien, celui de l'école.

Comment ne pas reconnaître, dans ce positionnement par rapport au passé migratoire familial, celui que, sans qu'il y ait eu besoin de raisonnement préalable, Marcel Spada a adopté? Chez certains «enfants d'Italiens», la démarche est volontaire; puisque son nom est cité dans les *Portraits des Pagani*, citons Edwige Feuillère, née Cunati, qui raconte comme elle a souvent «cherché à définir ce qui revivait en [elle] de [sa] famille paternelle, italienne et catholique [...]. Difficile à mesurer<sup>22</sup>.» Dans le cas sans doute le plus fréquent où la démarche n'est pas volontaire, le mécanisme de reconstruction s'enclenche inconsciemment, au détour d'une rencontre, d'un voyage, d'une maladie, d'un décès, d'une photographie retrouvée et d'un souvenir qui refait surface. Dans tous les cas, il ne s'agit pas de revendiquer une prétendue culture d'origine, mais plutôt de permettre à chacun de reconstruire son passé que les drames privés et familiaux ont enfoui et que les vents et marées de l'Histoire ont contribué à effacer. Marcel Spada apporte ainsi sa contribution, dans une grande cohérence avec le reste de son œuvre littéraire, à cette entreprise sans fin qu'est la reconstruction de la mémoire des immigrés italiens. Il aime à citer Julien Gracq pour qui écrire sert à oublier, non pas à se souvenir. Au jeu de la mémoire déchirée, il faut dire ce qu'on a été par pouvoir être, en somme.

### Liste des mots et expressions particuliers

Nous reprenons ici la liste de tous les mots italiens, y compris de ceux qui sont passés en français dans le domaine de la cuisine, de la musique, de la peinture, ainsi que des régionalismes et des expressions particulières utilisés par Marcel Spada.

### **Italien**

basta; bastardo; cafoni; cameriera; campionissimi; commediante; commendatore; cornuto; deficienti; dilettante; giustiziato; grinza; malocchio; marchesa; mascalzone; maschio; micetta; morte; pianissimo; pizza; pizzaiola; polenta; poveretta; puttana; Quattrocento; regina; re-imperatore; ruga; sangue; scherzo; sporcherie; spudorata; strega; zietta; ziettina.

### **Phrases ou expressions**

acqua e sapone; amami; balla come la Lollobrigida; fare belle figura impression; che mamma *cana che sso stata*; il cocco della mamma; con anima; ecco il padre del bastardo, scemi che siete!; hai capito?; il povero Nando; mamma mia; mbè; sì, Nando, santa Maria del cielo!; soltanto ai tiranni minaccia le fronti.

### **Vénitien**

Ti ga capio, corpo de Baco: As-tu compris, par Bacchus?

### **Piémontais**

Feu su j'Almans: feu sur l'Allemand.

### **Napolitain**

miezo maschi; nu dito 'e vino; nun me ne tene; se nn'è juto; Tata.

### **Français**

doroures: dorures

péticoumers: petits commerces

Jé souis: je suis

couir: cuir

doteur: docteur

### **Provençal ou termes utilisés en famille**

ensuqué: assommé, idiot

escagassé: assommé

estrasse: chiffon

garri: garçon

parpagne: appellatif donné aux Italiens dans certaines régions du sud de la France

piafou: appellatif donné aux Italiens dans certaines régions du sud de la France

pièce: serpillière

pile: évier

tchicatoun: ivre

Note

- 1 Marcel Spada, «Sous un nom de fleur», *Chronique d'un sudiste*, Paris, Julliard, 1991, p. 75.
- 2 Nous évoquons ici, et plus loin, les propos échangés avec Marcel Spada lors d'un entretien qu'il nous a accordé en 2007, alors qu'il nous avait confié son texte, par l'intermédiaire de Michèle Gorenc que nous remercions ici, pour un projet d'édition encore non abouti.
- 3 Marcel Spada est né à Hyères en 1923, dans un milieu modeste. Son grand-père maternel est d'origine italienne (piémontaise?) ainsi que son père, qu'il a peu connu. Il a fait de brillantes études de lettres et a séjourné en Italie à de nombreuses reprises, notamment lorsqu'il était détaché au service culturel du ministère des affaires étrangères. En parallèle avec l'enseignement, Marcel Spada a consacré sa vie à l'écriture. Son œuvre a été appréciée par Francis Ponge, qui lui a confié la réédition de sa monographie chez Seghers, en 1974 et il a reçu aussi la reconnaissance de nombreux auteurs, y compris italiens comme Pier Antonio Quarantotti-Gambini et Leonardo Sciascia. Voir *Var et Poésie. Marcel Spada*. Textes, études et inédits réunis par Michèle Gorenc, n. 7, Toulon, Université du Sud Toulon-Var, 2010. Le volume contient une bibliographie autour de l'œuvre de Marcel Spada et donne des éléments biographiques.
- 4 C'est la phrase qui conclut le chapitre introductif «Néo-Français du vingtième siècle» de *Portraits des Pagani*.
- 5 Le premier récit d'«enfant d'Italiens» en France à avoir connu un écho est celui de François Cavanna, dans les *Ritals* en 1978. D'une manière générale, la littérature de l'émigration italienne en France ne s'est guère développée: voir Jean-Charles Vegliante, «Italiani trasparenti: la letteratura d'emigrazione in Francia fra impostura e dimenticanza», in Jean-Jacques Marchand, *La letteratura dell'emigrazione. Gli scrittori di lingua italiana nel mondo*, Turin, Fondazione Agnelli, 1991, p. 60-80.
- 6 Nous reprenons l'expression à Pierre Sommermeyer, «Territoires et frontières, un itinéraire individuel», *Réfractions, Territoires multiples, identités nomades*, 21, 2008, p. 61.
- 7 Marcel Spada, «Mes Italies», *Au Musagète*, inédit, *Var et Poésie* cit., p. 163.
- 8 *Ibidem*.
- 9 Qu'il nous soit permis de renvoyer aux témoignages que nous avons recueillis dans deux ouvrages (un troisième est en préparation), *Racines italiennes* (Université du Sud Toulon Var, 2006) et *Enfants d'Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous?* (en collaboration avec Jean-Charles Vegliante, Géhess éditions, Toulon, 2009), mais aussi aux nombreux textes parus, à compte d'auteur, parfois à usage uniquement familial, même si les livres finissent par sortir des caves et des greniers. Ces textes forment un corpus délicat à reconstituer et à faire entrer dans les bibliothèques. Il existe également quelques autobiographies d'émigrés italiens ou de leurs descendants conservés par l'APA, l'Association pour l'autobiographie, <http://association.sitapa.org>, par exemple celle de Rosa Secco intitulée *La polenta*. Une bibliographie systématique est toujours à faire pour la France.
- 10 Nous empruntons l'expression à Jean Rousset, *Narcisse romancier. Essai sur la première personne dans le roman*, Paris, José Corti, 1986, p. 33.

- 11 Notons que Marcel Spada fait de «Je est tous les autres» sa devise d'adaptateur. Voir «Au temps de l'empire T'ang», *L'Archipel d'Éros, Var et poésie* cit., p. 187.
- 12 Cela sous-tend aussi son travail de critique littéraire et de chercheur. Voir par exemple sa thèse de doctorat soutenue à l'Université Paul Valéry en 1981, publiée en 1983 chez José Corti sous le titre *Érotiques du merveilleux. Fictions brèves de langue française au xx<sup>e</sup> siècle*.
- 13 Les beaux-pères, sans ascendance migratoire récente, des enfants Pagani sont pâtissier, horticulteur, pêcheur, banquier, médecin et gérant de cinéma. Sur les comportements en matière de choix conjugal, et pour un autre groupe migratoire, on suivra avec intérêt l'enquête menée par Beate Collet et Emmanuelle Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Paris, PUF, 2012, et ses conclusions (p. 290) selon lesquelles le maintien de l'endogamie, pour les descendants d'immigrés d'origine maghrébine, turque et africaine, répondant à des logiques de *minorisation*, n'est pas contraire à leur participation à la société, mais «permet de retourner le stigmate en un choix culturel».
- 14 Le vers cité n'est étrangement pas le vers initial de l'hymne composé par Luigi Mercantini en 1858. Connu sous le titre de «Inno di Garibaldi» ou «Inno di guerra di Garibaldi», il faisait partie des chants que les petits Italiens apprenaient à l'école et n'a pas été interdit pendant le fascisme. Amedeo Quondam, *Risorgimento a memoria. Le poesie degli italiani*, Rome, Donzelli, 2011, p. 294 et *passim*.
- 15 Pour un autre témoignage italo-varois, et même italo-hyérois, avec un *paterfamilias* cordonnier comme dans la famille Pagani, voir René Mazzocchi, *Sillio*, s.d., s.l. Voir également la bibliographie sur la présence italienne dans le Var établie par Cindy Doneda *Altretalie* 47, 2013, pp. 67-72.
- 16 Marcel Spada, «Mes Italies», *Au Musagète*, inédit, *Var et Poésie*, op. cit., p. 164.
- 17 On trouvera en annexe la liste des expressions et des mots italiens ainsi que les mots régionaux ou d'emploi familial qui figurent dans les *Portraits des Pagani*.
- 18 Valère Bernard, *Bagatouni*, (1894), Nice, Alandis, 2000, p. 18.
- 19 «Empédocle (prononcez le nom en le coupant en deux parties: Impé-doclé)», «Leonardo Sciascia (lisez Chacha en appuyant sur la première syllabe)», Marcel Spada, «Le voyage d'Empédocle», *Chronique d'un sudiste*, p. 162 et 165.
- 20 Pour un autre jeu avec les mots et les barrières, et là encore pour un phénomène migratoire récent, voir la fable de Tahar Ben Jelloun, «Le dernier immigré », *Le Monde diplomatique*, août 2006: disponible en ligne: [http://www.taharbenjelloun.org/chroniques.php?menuimg=3&type\\_texte=0&id\\_chronique=65](http://www.taharbenjelloun.org/chroniques.php?menuimg=3&type_texte=0&id_chronique=65)
- 21 On trouvera un exemple sonore d'un de ces parlars singuliers, compréhensibles pour les seuls initiés, dans le film *L'Anniversaire de Thomas* (Jean-Paul Menichetti, 1982), récemment républié en DVD par l'équipe du Festival du film italien de Villerupt. Il s'agit cette fois d'un locuteur masculin, dans le contexte migratoire de la Lorraine sidérurgique. Voir aussi, dans le témoignage de Lidia Di Carlo, comment ce parler singulier peut conduire au silence: «Entre deux voix», *Enfants d'Italiens* cit., p. 93.
- 22 L'actrice ne dissocie pas de cette démarche sa «famille maternelle, française et protestante, venue d'Europe centrale». Edwige Feuillère, *Les feux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1977, p. 28. Elle précise dans ce livre de souvenirs que son père était d'origine lombarde.

### Sommario

Il saggio analizza un testo di Marcel Spada, *Ritratto di Pagani*, che ripercorre la storia di una famiglia di origine italiana, dall'arrivo in Francia dei nonni a Hyères (Varo) fino all'inizio della terza generazione nel 1950. Il romanzo, scritto nel 1955, fu distrutto dal suo autore, che lo ricompose in seguito attingendo dalla sua memoria. Senza questa iniziale distruzione, in un'epoca in cui non andava ancora di moda evidenziare la propria «ritalianité», Marcel Spada sarebbe stato probabilmente uno dei primi «figli di italiani» della Francia a riaprire la «valigia del migrante» dei suoi antenati e dei suoi vicini di casa, tra cui quella di una famiglia di origine italiana, che conobbe di persona. Il saggio si concentra sul rapporto tra le diverse generazioni, l'Italia e l'ambiente politico e culturale durante l'insediamento nella società di Hyères (e della Francia e in generale) in particolare durante le vicende della Seconda guerra mondiale. L'A. mostra come Marcel Spada, seguendo la sua vena letteraria, contribuì alla ricostruzione del passato e della memoria degli italiani in Francia, un'esperienza che i drammi privati e familiari hanno spesso sepolto nell'oblio e che gli eventi storici hanno contribuito a cancellare.

### Abstract

The essay analyzes a text by Marcel Spada, *Portrait of Pagani*, traces the history of a family of Italian origin, since the arrival in France of the grandparents in Hyères (Var) to the beginning of the third generation in the 1950s. This novel, written in 1955, was destroyed by his author, who regained his composure after drawing on his memory. Without this destruction, occurred when it was not yet fashionable to highlight his «ritalianité», Marcel Spada would probably have been one of the first «children of Italians» of France to reopen the «suitcase of the migrant» of his ancestors and neighbors. The article focuses on the relationship that each generation has with Italy and the political and cultural environment that supports the settlement in Hyères (in France and in general), especially in the turmoil of the Second World War. The A.'s aim is to show how Marcel Spada, following his literary vein, contributed to the reconstruction of the past and the memory of Italians in France, an experience that private and family dramas often buried in oblivion and that historical events have helped to erase.

### Résumé

Cet article porte sur un roman de Marcel Spada, *Portrait des Pagani*, retraçant l'histoire d'une famille d'origine italienne, depuis l'arrivée en France des grands-parents à Hyères (Var) jusqu'à l'adolescence de la troisième génération, dans les années 1950. Le roman, rédigé une première fois en 1955, avait été détruit par son auteur, qui l'a recomposé plus tard de mémoire. Sans cette destruction, survenue lors qu'il n'était pas encore de bon ton de mettre en avant sa «ritalianité», Marcel Spada aurait sans doute été l'un des premiers «enfants d'Italiens» de France à rouvrir la «valise du migrant» de ses ancêtres et de ses voisins, notamment celle d'une famille d'origine italienne qu'il a personnellement connue, et, sans que ce soit pour autant son but premier, à faire partager à ses lecteurs sa perception de l'expérience migratoire. L'article se penche sur les relations que chaque génération entretient avec l'Italie et sur l'environnement politique et culturel qui accompagne son installation dans la société hyéroise (et française en général), notamment dans la tourmente de la deuxième guerre mondiale. L'objectif est de montrer comment Marcel Spada, en suivant sa veine littéraire, contribue à la reconstruction du passé et de la mémoire des Italiens en France, une expérience que les drames privés et familiaux ont souvent enfoui dans l'oubli et que les vents et marées de l'Histoire ont contribué à effacer.

### Resumo

O ensaio analisa um texto de Marcel Spada, *Retrato de Pagani*, que acompanha a história de uma família de origem italiana, da chegada dos avôs na França, em Hyères (Varo), até o começo da terceira geração, em 1950. O texto, escrito em 1955, foi destruído pelo próprio autor, que o escreveu novamente mais tarde buscando na sua memória. Se não tivesse destruído o primeiro texto, numa época na qual ainda não estava na moda destacar a própria «ritalianité», Marcel Spada teria sido provavelmente um dos primeiros «filhos de italianos» da França abrindo a “mala do migrante” dos próprios antepassados e dos vizinhos de moradia, entre os quais uma família de origem italiana, que ele conheceu pessoalmente. Tudo isso, sem a preocupação de compartilhar com os leitores, a percepção da experiência da migração. O ensaio se focaliza na relação entre as diferentes gerações, a Itália e o ambiente político e cultural durante a inserção na sociedade de Hyères (e da França em geral), especialmente durante a Segunda Guerra Mundial. O autor explica como Marcel Spada, com a sua propensão para a escrita, contribuiu para a reconstrução do passado e da memória dos italiano na França, uma experiência muitas vezes esquecida, devido aos acontecimentos dramáticos, da pessoa ou da família, e apagada pelos eventos históricos.

Extracto

El ensayo analiza un texto de Marcel Spada, *Retrato de Pagani*, que sigue la historia de una familia de origen italiano, desde la llegada a Francia de los abuelos en Hyères (Var) hasta el comienzo de la tercera generación en 1950. La novela, escrita en 1955, fue destruida por su autor, que luego la arreglara siguiendo los trazos de su memoria. Sin esta destrucción inicial, en una época en la que todavía no estaba de moda hacer exaltar la «ritalianité», Marcel Espada probablemente habría sido uno de los primeros «hijos de italianos» de Francia a volver a abrir la «maleta del migrante» de sus ancestros y de sus sus vecinos, entre ellos la de una familia de origen italiano, que conoció en persona. Todo ello, sin el propósito de compartir con sus lectores la percepción de la experiencia de la migración. El ensayo concentra su atención sobre la relación entre diversas generaciones, Italia y la atmósfera política y cultural durante el asentamiento de la empresa de Hyères (y de Francia en general), especialmente durante los acontecimientos de la Segunda Guerra Mundial. El A. muestra cómo Marcel Espada, dejándose llevar por su vena literaria, contribuyó a la reconstrucción del pasado y de la memoria de los italianos en Francia, una experiencia que los dramas privados y familiares a menudo han enterrado en el olvido y que los acontecimientos históricos han contribuido a eliminar.